

MILLER, J.R., *Skyscrapers Hide the Heavens: A History of Indian-White Relations in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1989. xi-329 p.

John Heird Thompson

Volume 44, Number 2, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304889ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304889ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thompson, J. H. (1990). Review of [MILLER, J.R., *Skyscrapers Hide the Heavens: A History of Indian-White Relations in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1989. xi-329 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(2), 276–279. <https://doi.org/10.7202/304889ar>

MILLER, J.R., *Skyscrapers Hide the Heavens: a History of Indian-White Relations in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1989. xi-329 p.

Il y a vingt ans, à l'occasion de la réunion annuelle de la Société historique du Canada, James St. G. Walker reprochait aux historiens d'avoir réduit les peuples autochtones à des personnages marginaux et d'avoir présenté une image de l'Amérindien confuse, équivoque et incomplète¹. Peu après, Rousseau et Smith² d'un côté, Vincent et Arcand³ de l'autre, lancèrent le même reproche aux historiens du Québec pour avoir dépeint les Amérindiens comme des sauvages barbares ou comme des victimes sans défense, servant simplement de toile de fond à l'histoire des Blancs. L'ouvrage de J. R. Miller, *Skyscrapers Hide the Heavens*, qui s'appuie sur les travaux universitaires des deux dernières décennies consacrés aux relations entre Blancs et Amérindiens, donne la mesure du changement profond qui s'est produit dans l'attitude des historiens. Miller présente sa thèse dès la première page de l'introduction et, de peur que les lecteurs l'oublient, il la répète tout au long de son livre: les Amérindiens n'étaient pas ces victimes passives qui figurent dans les histoires du Canada de naguère (p. ix).

Suivant le modèle de Wilcomb Washburn qui divise l'histoire amérindienne depuis l'arrivée des Européens en trois étapes, égalité, inégalité et renaissance, Miller divise son récit en trois parties intitulées «Coopération», «Coercition», et «Confrontation». La première et la plus brève, «Coopération», décrit les deux siècles durant lesquels les Amérindiens étaient les «active agents of commercial, diplomatic and military relations with the European newcomers» (p. ix-x). Depuis l'époque des théoriciens du «staple», les historiens reconnaissent que le commerce des fourrures dépendait de l'adresse et des techniques des autochtones, mais Miller reprend à son compte l'interprétation plus récente, à savoir que l'Amérindien était le partenaire dominant dans cette relation commerciale (p. 37). On retrouve le même argument dans le chapitre sur les alliances militaires, où, explique l'auteur, les autochtones n'étaient pas des mercenaires sanguinaires au service des Européens mais agissaient, au contraire, dans leur propre intérêt, poursuivant leurs propres objectifs tout comme les Anglais, les Français ou les Américains (p. 67). L'idée qu'ils aient pu être manipulés ou celle qui juge barbare leur façon de faire la guerre lui semblent également ridicules (p. 76). Miller démontre, en empruntant le concept de «changement culturel non-dirigé» de Ralph Linton,

¹ James St. G. Walker, «The Indian in Canadian Historical Writing», Société historique du Canada, *Communications historiques* (1971): 21-41.

² Jacques Rousseau et D. B. Smith, *Le «Sauvage» pendant la période héroïque de la Nouvelle-France (1534-1633) d'après les historiens canadiens-français des XIXe et XXe siècles* (Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. Cahiers du Québec, no 49, 1979), 140 p.

³ Sylvie Vincent et Bernard Arcand, *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec* (Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1979), 334 p.

que les sociétés autochtones n'étaient pas des entités fragiles, se désagrégeant aux premiers contacts avec les Européens; au contraire, écrit-il, si la présence européenne a sans doute provoqué des changements, elle n'a pas ébranlé les fondements de la société ou modifié ses relations internes (p. 57).

La seconde partie, la plus longue et la meilleure, décrit le passage de l'étape de changement culturel non-dirigé à l'étape de la coercition sous forme de changement culturel dirigé (p. 95). Ceci a lieu au fur et à mesure que les Amérindiens perdent leur indépendance et cessent d'être utiles aux Européens. Leur utilité militaire prend fin avec la guerre de 1812 et leur rôle de partenaires dans le commerce des fourrures s'estompe quand les compagnies se fusionnent et que ce commerce le cède en importance à l'exploitation minière et forestière et à l'agriculture. À la différence des États-Unis, l'Angleterre et le Canada reconnurent officiellement aux autochtones un «droit d'occupation», ce qui donnait lieu à une forme de compensation pour leurs territoires. Ils poursuivirent une politique d'assimilation, plutôt que le programme américain d'extermination, en tâchant de transformer les Amérindiens en Blancs, par l'éducation, la christianisation et la transition forcée à une économie agricole de subsistance. Mais Miller rejette d'un trait de plume les prétentions canadiennes quant au caractère humanitaire de cette politique. Il ne faut pas, dit-il, exagérer ces différences nationales (p. 146). La politique canadienne de «la bible et la charrue» relevait de motifs financiers plutôt qu'humanitaires et son objectif n'était pas très différent de celui des Américains avec leur politique du fusil: «To get rid of the Indian problem... until there is not a single Indian in Canada that has not been absorbed», comme le formula le sous-ministre des Affaires indiennes en 1920 (p. 207). Miller dresse un inventaire de la dépossession, à mesure que les terres réservées aux Amérindiens devenaient utiles aux Canadiens d'origine européenne; il décrit l'incarcération de fait de leurs enfants dans des «residential schools» ou pensionnats ainsi que les manipulations législatives pour détruire les formes traditionnelles de gouvernement et les remplacer par un système dirigé par les fonctionnaires du ministère des Affaires indiennes.

Miller met de l'avant l'effet perturbateur des maladies pour expliquer comment cette coercition fut possible sans grandes dépenses militaires. Les épidémies de variole et la mortalité continue causée par la tuberculose réduisirent la population amérindienne jusqu'à l'insignifiance, en nombres absolus et relatifs, ce qui renforça la conviction des Blancs que les autochtones allaient disparaître à brève échéance. En dépit de ces circonstances, l'auteur voit des preuves indubitables de résistance (p. 192), allant du conflit armé jusqu'à la simple désobéissance face aux règlements contre le Potlach et les danses cérémoniales, en passant par le sabotage du système scolaire au moyen de visites familiales non autorisées. Les Amérindiens adaptèrent l'éducation, cet outil européen, pour résister à l'assimilation tout comme ils avaient jadis adapté les haches en acier et les chaudrons en cuivre à leur genre de vie. La plupart des leaders des mouvements politiques autochtones du XXe siècle sont d'anciens élèves de ces écoles (p. 199).

Ces mouvements politiques sont abordés dans la dernière partie, «Confrontations». Celle-ci est paradoxalement la plus originale et la plus faible du livre, en l'absence de bonnes monographies que Miller aurait pu utiliser pour documenter son récit. Il explique la renaissance amérindienne sur les plans

démographique, idéologique et économique. Pour la première fois depuis un siècle, la population accuse une augmentation. Les horreurs de la Seconde Guerre mondiale forcent les Canadiens à s'interroger sur le sort des autochtones, en termes de moralité, et la forte demande de matières premières de l'après-guerre attire l'attention sur les régions du nord du Québec, de l'Ontario et des Prairies. En 1969, le livre blanc du gouvernement Trudeau relance la politique d'assimilation en remettant en question le statut particulier des Amérindiens (p. 226) [à rapprocher d'une autre politique de Trudeau]! Il va contribuer à l'unification des autochtones contre le plan fédéral et à la création de la National Indian Brotherhood, maintenant l'Assemblée des Premières Nations. Après une description relativement optimiste des cas de revendications territoriales, Miller examine les divisions régionales et celles liées au statut ou aux stratégies qui menacent cette fragile unité. L'absence de structure économique viable pour chaque communauté est, selon lui, l'obstacle majeur à l'obtention de toute forme d'autonomie amérindienne.

Miller et les historiens sur qui il s'appuie ont sans doute raison de reconnaître que les peuples autochtones étaient des «acteurs indépendants» dans leurs rapports avec les Européens. De temps à autre, cependant, ils leur attribuent plus d'indépendance qu'il n'en possédaient peut-être en réalité. Il est aussi exagéré de lier l'origine du système des traités à la résistance amérindienne aux incursions des Blancs que de l'attribuer, comme les historiens d'hier, à la clairvoyance du gouvernement (p. 161). Dans un effort louable pour recréer un passé qui puisse mobiliser les Amérindiens d'aujourd'hui et leurs alliés, Miller a gommé les réactions violentes. Il met l'accent sur les manifestations non violentes, comme les négociations de traités et il minimise l'importance de la résistance physique. La «Chilcotin War» de 1864 tient en une seule phrase et la rébellion du Nord-Ouest de 1885 est réduite à quelques actes de violence dispersés par des jeunes gens en colère (p. 188), auxquels le gouvernement fédéral donne une importance exagérée pour empêcher la reprise du mouvement de révision des traités (p. 185). Des mouvements contemporains de résistance armée, comme l'occupation du Parc Anicinabe à Kenora, Ontario, en 1974, sont passés sous silence.

Quoique ses sympathies penchent du côté des Amérindiens, Miller essaie d'être juste envers les nouveaux venus. Il précise, par exemple, que l'histoire des Terreneuviens chassant par sport les Béothuks jusqu'à extinction, fort répandue de nos jours, est une pure fiction. Mais malgré de tels efforts, le portrait peu nuancé des Européens qui se dégage de *Skyscrapers Hide the Heavens* est parfois aussi confus, équivoque et incomplet que le portrait traditionnel des Amérindiens. Ignorant les recherches récentes, Miller soutient que, sous l'influence des attitudes indépendantes des indigènes, les paysans de la Nouvelle-France sont bien différents des paysans plus soumis d'Europe, que leur transformation en «Canadiens» est due en partie aux Amérindiens (p. 45-46). Les missionnaires du XIXe siècle sont représentés comme des personnages unidimensionnels faisant le jeu de l'impérialisme, au service de l'État (p. 100). Selon l'auteur, les sentiments humanitaires étaient «the soft core of a drive to bring about directed cultural change whose hard outer shell was racism» (p. 130). Mais alors qu'en est-il de ces missionnaires qui, comme William Duncan et A. G. Morice, furent continuellement en désaccord avec les gouvernements et leurs supérieurs?

Miller s'appuie sur une bibliographie considérable qui comprend plusieurs thèses récentes de 2e et 3e cycles. Toutefois, de curieuses omissions rendent les références et la bibliographie moins utiles qu'elles n'auraient pu l'être. Pour ne citer que deux exemples flagrants, mentionnons *Children of Aetaensic: a History of the Huron People to 1660*, de Bruce Trigger, et *Prairie Fire: the Northwest Rebellion*, de Bob Beal et Rod Macleod, qui ne sont ni répertoriés ni cités. Du côté des travaux en français, seuls l'article de Vachon, «L'eau-de-vie dans la société indienne», datant de 1960, et l'ouvrage de Martel, *Le messianisme de Louis Riel*, sont cités.

Tout compte fait, cependant, cet ouvrage qui couvre quatre siècles de contacts culturels a le grand mérite de rassembler une foule d'études dispersées en un tout accessible et agréable à lire. Les cartes sont nombreuses et claires, les illustrations excellentes, malgré un penchant net en faveur de l'Ouest des XIXe et XXe siècles (21 des 27 photos représentent des Prairies ou la Colombie-Britannique). *Skyscrapers Hide the Heavens* est un ouvrage utile et très à-propos. Les professeurs d'universités et de collèges pourront s'en servir pour mettre à jour leurs cours en histoire amérindienne et les étudiants pourront le plagier avec bonheur dans leurs travaux. Qui sait? Si les Presses de l'Université de Toronto réussissent la mise en marché, le livre finira peut-être par rejoindre un plus vaste public.

Duke University
Traduction: Lalita Lanthier

JOHN HERD THOMPSON